

NOTE D'INFORMATION

DÉCOUVERTE D'UN RELIEF SASSANIDE
DANS LE NORD DE L'AFGHANISTAN,
PAR M. FRANTZ GRENET, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE

A la fin de février 2004, le Dr Jonathan Lee, un historien et sociologue britannique travaillant en Afghanistan pour des organisations humanitaires et avec lequel j'avais autrefois publié les peintures du sanctuaire rupestre de Ghulbyān (IV^e-V^e siècles)¹, me faisait parvenir les photographies qu'il avait prises d'un grand relief à ciel ouvert. Ce relief, localement connu sous le nom de Rag-i Bibi (« la veine de la Dame [Fatima] »), est situé à une dizaine de kilomètres au sud de Pul-i Khumri, la première ville que l'on rencontre dans la plaine de Bactriane lorsque l'on vient de Kabul par la grande « route du nord » (fig. 1). Taillé dans la falaise de grès, il domine de 105 mètres la rive gauche (ouest) du Surkhāb, cours supérieur de la rivière de Kunduz (le Dargomanès de Ptolémée, le Darghām du Moyen Âge). On peut l'apercevoir à la jumelle depuis la route moderne située sur l'autre rive (fig. 2). Il peut paraître surprenant que personne ne l'ait remarqué jusqu'ici, pas même les fouilleurs de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) qui ont travaillé de nombreuses années sur le site de Surkh Kotal, à 25 kilomètres plus au nord. En réalité le secret de son existence était jalousement gardé par les habitants du village voisin, Shāmarq, qui se le réservaient comme un lieu de pèlerinage censé inclure l'image de Bibi Fatima, la fille du Prophète². C'est seulement à la fin de 2001,

1. Fr. Grenet, J. Lee et R. Pinder-Wilson, « Les monuments anciens du Gorzivān (Afghanistan du Nord-Ouest) », *Studia Iranica* 9 (1980), p. 69-98, pl. I-V ; Fr. Grenet et J. Lee, « New light on the Sasanid painting at Ghulbiyan, Faryab province, Afghanistan », *South Asian Studies* 14 (1998), p. 75-85.

2. Le personnage considéré comme Fatima était le premier cavalier derrière le roi, pris pour une femme à cause de son large collier et de ses pectoraux rebondis. Le cavalier royal chassant le rhinocéros était sans doute pour sa part considéré comme Ali, que des légendes (notamment à Bāmiyān) mettent en scène dans le rôle de tueur de dragons. Rag « la veine » désigne les veines violacées qui parcourent la roche gris-ocre, ou peut-être les traces de peinture rouge.

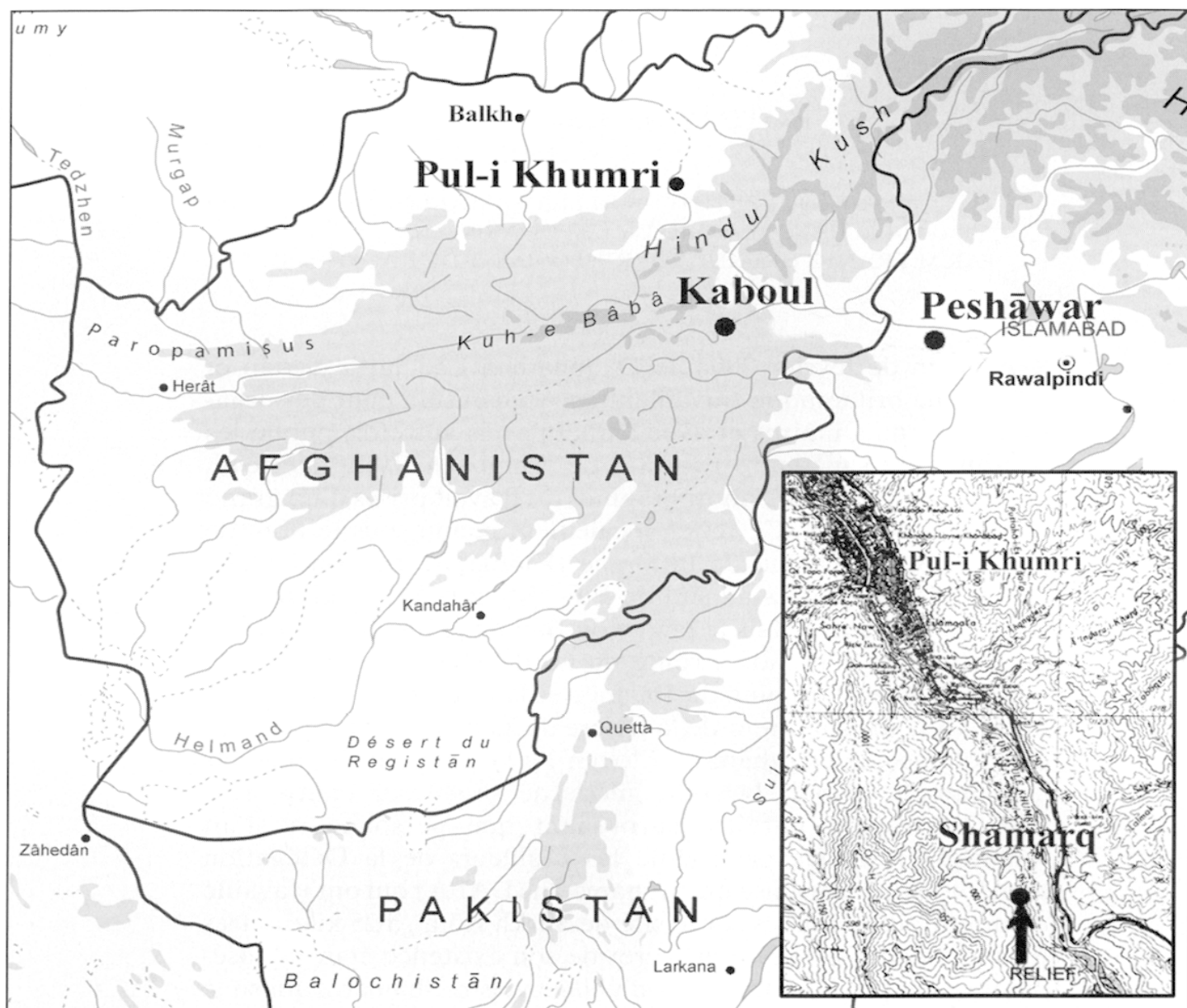


FIG. 1. – Relief de Rag-i Bibi, localisation (toutes les illustrations ont été réalisées par François Ory, CNRS - UMR 8546).

lorsque des partisans locaux des Talibān se furent attaqués au relief en lui causant des dommages limités, que le village notifia son existence à l'administration locale afin qu'elle prenne des mesures de protection. Même alors il fallut plusieurs mois pour que l'information parvienne à mon collègue anglais. En décembre 2003 il se rendit sur place, comprit aussitôt le caractère



FIG. 2. – Le relief vu de la route moderne (emplacement indiqué par le cadre).
Le sentier d'accès actuel est à droite, à la même hauteur.

unique du monument dans tout ce qui était connu en Afghanistan, sut établir sa date approximative, et me communiqua ses photographies.

Trois mois plus tard, grâce à une subvention du ministère des Affaires étrangères et de l'École normale supérieure, j'ai pu monter une mission d'étude dans le cadre de la DAFA, avec l'appui de son directeur Roland Besenval. A cette mission, qui s'est déroulée du 20 au 27 mai participaient, outre moi-même, Jonathan Lee, François Ory, dessinateur au C.N.R.S., et Philippe Martinez, ingénieur de recherche. Celui-ci a effectué un relevé au scanner tri-dimensionnel qui permettra, en cas de malheur, de réaliser une reproduction à l'identique³.

Venons-en à l'œuvre elle-même (fig. 3 et 4). Large de 6,50 m et haute de 4,90 m, elle est travaillée en plans successifs et atteint

3. La découverte a fait l'objet d'un premier article par P. Barthélémy (photographies de Fr. Ory) dans *Le Monde* 2 du 6 novembre 2004 : « Dans les montagnes afghanes, une étrange chasse au rhinocéros », p. 62-65. Elle avait été annoncée à la communauté scientifique par une communication au colloque international *After Alexander : Central Asia before Islam*, Londres, 23-25 juin 2004, présentée par Fr. Grenet, J. Lee, Ph. Martinez et Fr. Ory : « The Sasanian relief at Rag-i Bibi (Northern Afghanistan) », à paraître en 2006 ou



FIG. 3. – Le relief, photographie d'ensemble.

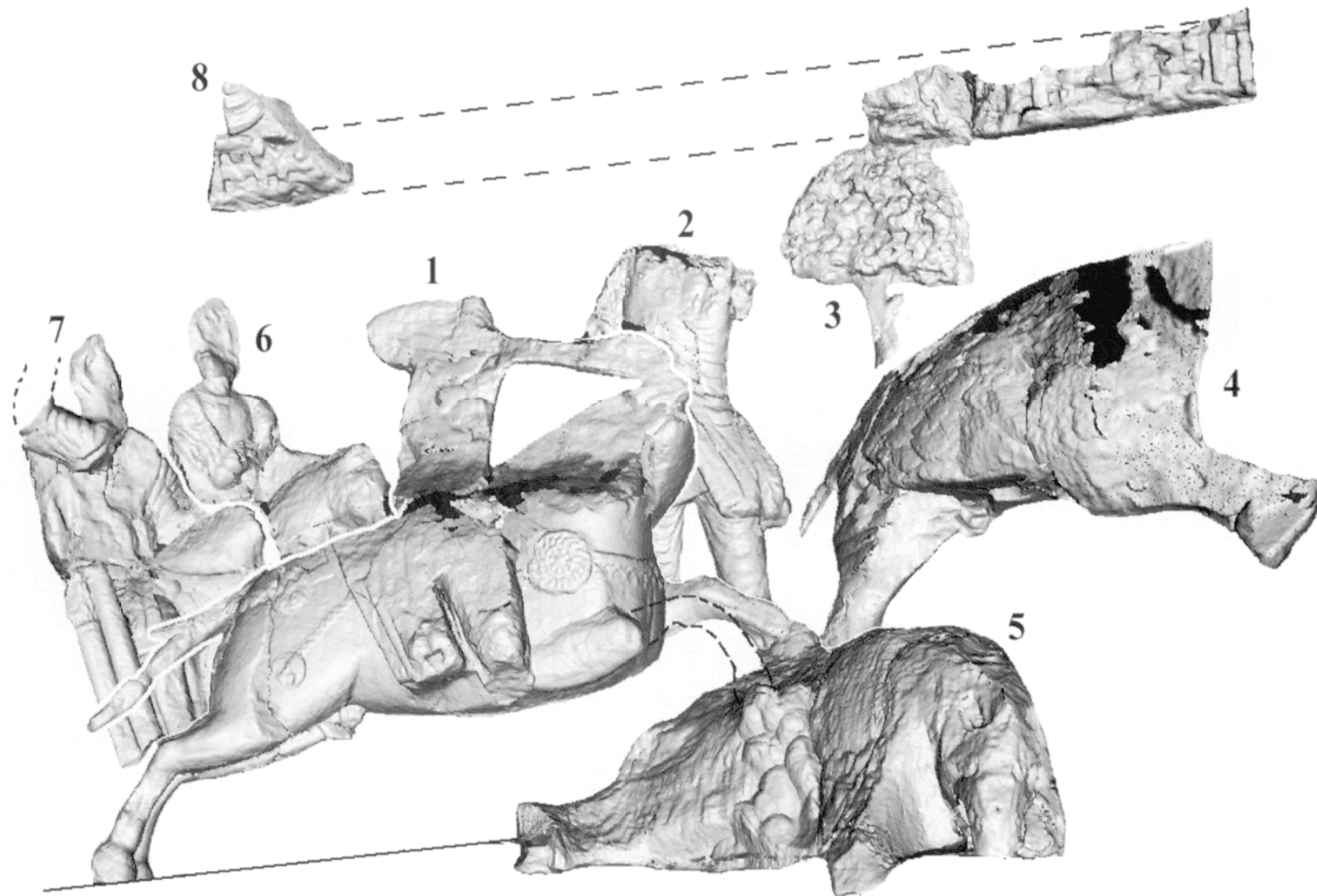


FIG. 4. – Relevé en trois dimensions avec les divers éléments mis en évidence et légèrement écartés les uns des autres. 1 : archer royal (la tête du cheval, devant l'arc, est cassée) ; 2 : Kouchan ; 3 : manguier ; 4 : rhinocéros courant ; 5 : rhinocéros mourant derrière le rocher, la tête tournée de trois quarts ; 6 et 7 : cavaliers de la suite (le second lève le bras droit) ; 8 : rubans par-dessus la balustrade (sans doute extrémités d'un diadème tenu par un putto).

une profondeur maximale de 2,50 m au niveau du poitrail du cheval royal (fig. 5), ce qui est un cas unique dans toute la série des reliefs rupestres iraniens. L'ensemble de la composition, d'un grand dynamisme, est affecté d'un mouvement tournant qu'on trouve aussi, mais pas au même degré, avec l'un des reliefs de Shāpūr I^{er} (Bishāpūr III). Les fissures de la roche ont causé quelques déboires aux sculpteurs, qui ont été contraints de compléter de nombreux détails, surtout des têtes et des avant-bras, au moyen de pièces adventices scellées dans des mortaises. Toutes ces pièces ont disparu, mais l'œuvre n'en demeure pas moins spectaculaire par la maîtrise d'exécution, la précision des détails et le naturalisme d'ensemble (qu'on peut apprécier par exemple dans le rendu des veines des pattes du cheval). Des traces de plâtre et de peinture rouge subsistent dans de petites sections très abritées, notamment à la balustrade supérieure sculptée que protège le surplomb de la roche. Cela permet de supposer qu'une partie du relief était peinte, probablement même la totalité, étant donné qu'on n'observe nulle part de polissage : les outils employés sont le ciseau à cinq dents (déjà observé sur les reliefs sassanides d'Iran) et la gouge.

Au centre de la scène se trouve un cavalier figuré à une échelle supérieure à tous les autres personnages : on peut restituer sa hauteur debout à 2,40 m, contre environ 2 m pour les trois autres. De son bras gauche il tend en avant un arc avec lequel il tire sur un gros animal à l'arrière-train couvert d'écailles et qui s'enfuit dans la direction opposée, tandis qu'un second animal, ou plus vraisemblablement le même, agonise plus bas derrière un rocher, la langue pendante (fig. 6). Malgré la perte des pièces rapportées qui figuraient la corne et les oreilles il est incontestable qu'il s'agit d'un rhinocéros indien (*rhinoceros unicornis*). Les détails anatomiques sont si réalistes qu'on peut penser que le sculpteur, ou l'un des sculpteurs à l'œuvre sur ce relief, avait vu de ses yeux

2007, avec les Actes du colloque, dans la série des *Proceedings of the British Academy* (Oxford) et sous la direction de J. Cribb et G. Herrmann. La présente note d'information donne un résumé de cette présentation, avec quelques développements nouveaux. Voir aussi Fr. Grenet, « Nouvelles découvertes sur la période sassanide en Afghanistan », dans *L'art d'Afghanistan de la Préhistoire à nos jours. Nouvelles données*, Paris, CEREDAF, 2005, p. 85-94.



FIG. 5. – L'avant-train du cheval royal. Le sabot de la patte droite (cassée) repose sur l'image du rocher devant le milieu du corps du rhinocéros mourant.

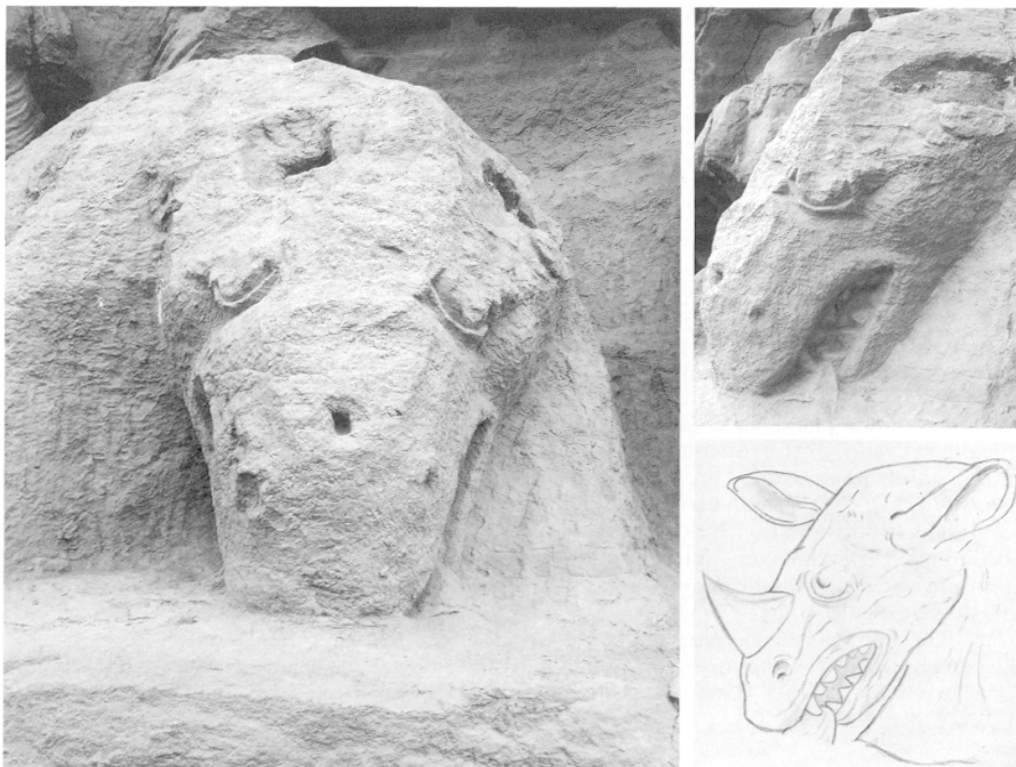


FIG. 6. – La tête du rhinocéros mourant (en bas à droite, essai de restitution avec les pièces rapportées).

cet animal⁴. Il a su reproduire les traits qui le distinguent sans équivoque de l'éléphant : les écailles arrondies sur la croupe, la peau rugueuse au milieu du corps et sur le dos (rendue par de longs traits obliques ou incurvés, creusés à la gouge), la queue assez courte et épaisse. Il a vu l'animal courir et, là encore, il a retenu la spécificité de son allure : les pattes avant ramenées sous le ventre, l'articulation inférieure des pattes arrières pliée en avant et non en arrière comme c'est le cas pour l'éléphant. La seule exagération fantastique qu'il se soit permise est la rangée de dents triangulaires dans la gueule du rhinocéros mourant (la tête du rhinocéros courant manque), alors que le rhinocéros indien n'a que deux incisives pointues à la mâchoire inférieure. Ce détail n'a été ajouté que du côté gauche, le plus visible. La chasse se déroule sous un manguier (*mangifera indica*) portant des fruits venus à maturité, ce qui constitue une autre allusion non équivoque à l'Inde (fig. 7). Les fruits rattachés à une seule efflorescence rendent l'identification incontestable. Les feuilles sont figurées jointives et non pas séparées comme elles le sont en réalité, mais cette légère distorsion se retrouve dans les représentations bouddhiques du manguier⁵.

Le cavalier central est suivi de deux autres. Le premier, vêtu d'une tunique collante, porte sur la tête, à en juger par l'empreinte seule conservée, une haute coiffure arrondie, un *kolāh*

4. Il n'existe aucune autre figuration du rhinocéros dans l'art iranien préislamique. A ma connaissance la seule mention de son nom en pehlevi (*karg*, emprunté à l'indien *khadga*) se trouve dans un curieux passage de l'*Anthologie de Zādspram*, 29.10-11 : « Mais il est possible de montrer le *mēnōg* [le monde invisible] aux êtres matériels par la raison, l'analogie, la ressemblance et les signes, ce qui est possible. De même qu'un homme a vu dans le pays de l'Inde un rhinocéros à une corne et qu'il n'a pas pu le saisir et le ramener en Iran, mais en vue de le montrer aux Iraniens, il en a peint un tout à fait ressemblant sur un mur dans un beau dessin » (cité d'après *Anthologie de Zādspram*, éd.-trad. Ph. Gignoux et A. Tafazzoli, Paris, 1993 [Studia Iranica. Cahier 13], transcription et traduction p. 96-97, texte p. 260-261). La plus ancienne description connue du rhinocéros indien dans le monde antique, donnée par Ctésias (*apud* Photius, fragment 45) qui le définit comme une espèce d'« âne sauvage », est beaucoup moins inexacte qu'on ne le prétend parfois ; en particulier le fait qu'on le chasse à l'arc est confirmé tant par notre relief que par Bābur (voir ci-dessous n. 14). Ctésias a dû être renseigné par des personnages de la cour achéménide ayant servi dans la satrapie de l'Inde, à moins qu'il n'ait eu l'occasion de voir lui-même l'animal acclimaté en Iran dans un « paradis », une réserve de chasse royale. Les Romains ont mieux connu la variété africaine à deux cornes (voir J.M.C. Toynbee, *Animals in Roman life and art*, Londres, 1973, p. 125-127).

5. Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV.4.5, attribue comme nourriture et comme abri aux ascètes brahmaniques de Taxila un arbre qui ne peut être que le manguier, comme l'a bien vu S. Amigues dans son édition de ce texte aux Belles Lettres, Paris, 1989, t. 2, p. 221-222, n. 9.

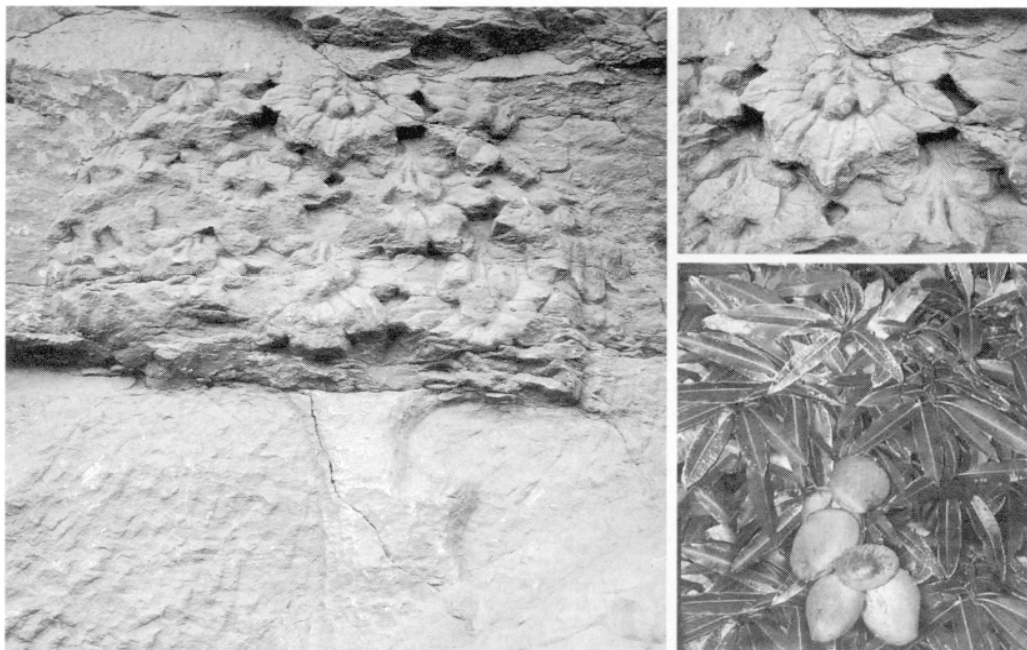


FIG. 7. – Le manguier, comparé à une photographie (en bas à droite).

d'un type qu'on retrouve sur les reliefs sassanides. Le second cavalier est coiffé d'un *kolāh* semblable, ou peut-être d'une tiare pointue de type kouchan ; en tout cas il semble porter la tunique kouchane à plis lourds, contrastant avec le rendu fripé typiquement sassanide qu'on distingue au pantalon du cavalier principal. Du côté opposé, à l'arrière de la tête du cheval du grand cavalier, se tient un personnage debout, le seul de tous à être sans armes. Il arbore la pose frontale des souverains kouchans et, incontestablement dans son cas, leur costume (fig. 8) : le long caftan croisé à large ourlet sur le pan gauche, les grosses bottes de feutre arrondies à l'avant (non visibles sur la photographie), les pantalons à plis lourds, évoquent immédiatement la statue de Kanishka I^{er} trouvée à Surkh Kotal, et plus encore les donateurs figurés au monastère bouddhique de Fajaz-tepe près de Termez⁶.

Par ses conventions et sa technique d'exécution, le relief appartient au style sassanide ancien. Le thème du roi chassant un

6. Cette dernière peinture (maintenant exposée au Musée d'Histoire de l'Ouzbékistan à Tachkent) n'a fait l'objet que d'une première publication très sommaire : L.I. Al'baum, « Zhivopis' svjatilishcha Fajaztepa », dans G.A. Pugachenkova (éd.), *Kul'tura srednego Vostoka. Izobrazitel'noe i prikladnoe iskusstvo*, Tachkent, 1990, p. 23-25, fig. 3 et 4.

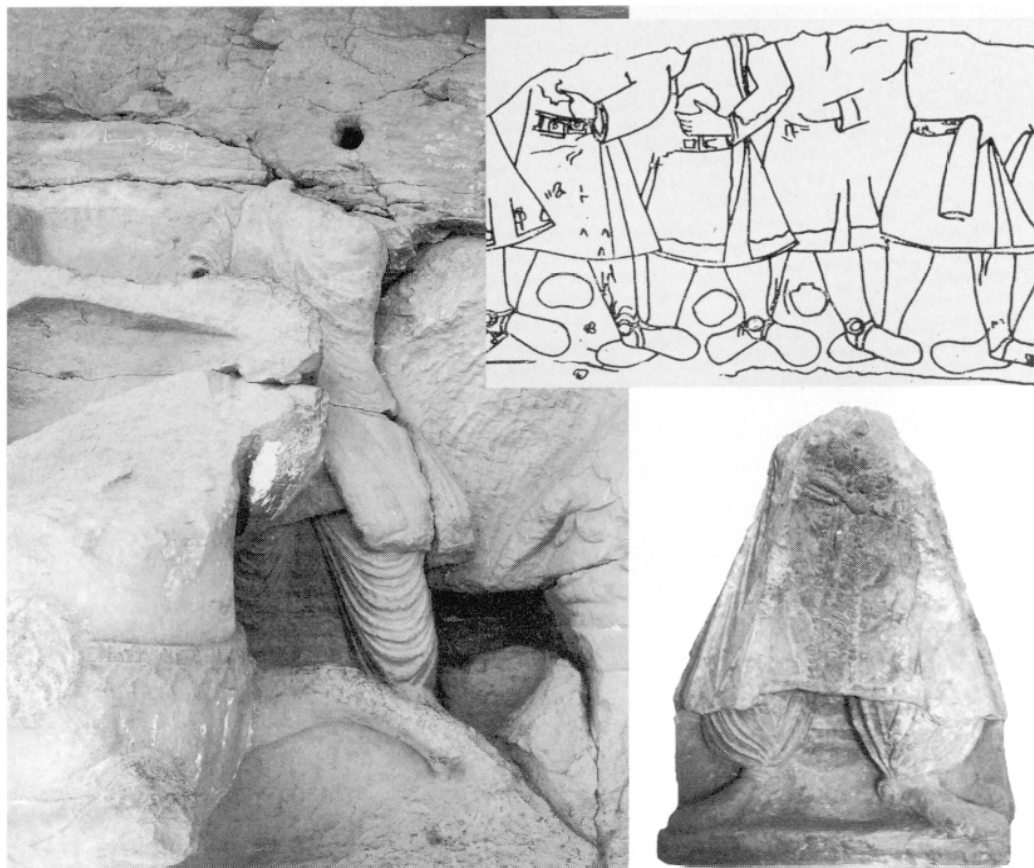


FIG. 8. – Le personnage kouchan derrière l'arc du roi et la tête de son cheval (cassée) ; en dessous, le sabot gauche du cheval touche la patte arrière du rhinocéros qui s'enfuit. En haut à droite : donateurs au monastère de Fajaz-tepe (II^e s. de n. è.). En bas à droite : statue de Kanishka I^{er} trouvée à Surkh Kotal (Musée de Kabul, photographie Fr. Ory).

animal figuré en double est connu par de nombreux plats et par un relief, celui de Sar Mashad, exécuté sous Wahrām II (276-293) et montrant le roi chassant le lion. Bien que le grand cavalier de notre relief ait perdu son visage et sa couronne, on reconnaît à l'arrière de la nuque la masse ronde de cheveux caractéristique des rois sassanides. Plusieurs aspects de la composition trouvent des analogies plus précises dans les reliefs que Shāpūr I^{er} (240-272) fit exécuter à la fin de son règne, après sa victoire sur Valérien en 260. C'est ainsi que l'extrémité de ruban qu'on aperçoit en haut à gauche permet sans doute de restituer un diadème flottant tenu par un putto, détail qu'on ne retrouve que sur deux

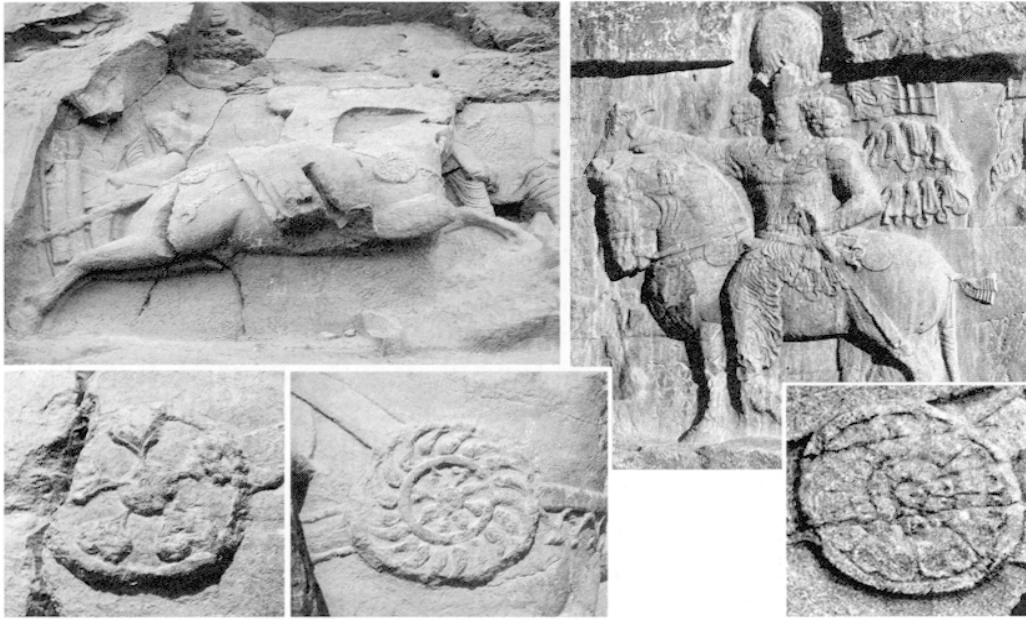


FIG. 9. – En haut à gauche : le cheval royal. En bas à gauche : phalère arrière. En bas au milieu : phalère avant. A droite : Shāpūr I^{er} saisissant par la main Valérien sur le relief de Naqsh-i Rostam ; en dessous, détail de sa phalère avant.

reliefs tardifs de Shāpūr I^{er} (Bishāpūr II et III)⁷. Le roi ou le noble kouchan debout derrière la tête du cheval royal occupe exactement la même place que l'infortuné Valérien sur les reliefs de Shāpūr, à ceci près qu'il n'est pas fait prisonnier (la position de ses bras ne peut plus être restituée, mais il ne peut être agrippé par le roi dont les deux mains sont occupées par le tir à l'arc ; le guiderait-t-il dans la chasse ?). Plus significatives encore sont les phalères du harnachement, car elles ont pratiquement valeur de signe héraldique (fig. 9). Un seul roi sassanide arbore presque constamment quatre phalères non suspendues, comme le cavalier de notre relief : c'est Shāpūr I^{er}. Sur son relief de Naqsh-i Rostam les phalères ont un motif en cœurs assez analogue à celui des pha-

7. G. Herrmann (éd.), *The Sasanian rock reliefs at Bishapur : Part 1, Bishapur III, triumph attributed to Shapur I*. *Iranische Denkmäler, Lieferung 9, Reihe II : Iranische Felsreliefs*, E, Berlin, 1980 ; G. Herrmann (éd.), *The Sasanian rock reliefs at Bishapur : Part 3, Bishapur I and II*. *Iranische Denkmäler, Lieferung 11, Reihe II : Iranische Felsreliefs*, G., Berlin, 1983. On pourrait être tenté d'objecter que les rubans sassanides sont d'ordinaire plissés transversalement, alors que ceux-ci le sont longitudinalement. Mais, précisément, ce dernier rendu caractérise certains portraits monétaires de Shāpūr I^{er}, et seulement de lui : M. Alram et R. Gyselen, *Sylloge Nummorum Sasanidorum*, vol. I : *Ardashir I-Shapur I*, Vienne, 2003, tableau p. 230, pl. 30-33, voir en particulier les monnaies 144, 147, A 45, 159.

lères d'arrière à Rag-i Bibi⁸. Ces parallèles, et d'autres encore, font que l'identification du souverain comme Shāpūr I^{er} peut être considérée comme pratiquement assurée.

Quelques autres *realia* méritent une attention particulière. Le roi et le second cavalier qui le suit portent un même type de double carquois tubulaire, emprunté à l'armement local : la tradition en remonte aux conquérants Saka de l'Asie Centrale post-grecque (fig. 10)⁹. Le carquois du second cavalier, mieux conservé, permet d'observer le premier tube fermé et le second d'où dépasse l'empennage des flèches prêtes à l'usage. Il est probable que cette pièce d'armement faisait partie de l'équipement des rois et des nobles kouchans, bien que les comparaisons directes fassent défaut (après leur précurseur Héraos aucun des souverains kouchans n'est figuré en archer sur les monnaies, et l'art gréco-bouddhique est avare de représentations guerrières). On peut faire le même commentaire sur la pièce qui raidit et protège le haut de la queue du cheval du roi ; dans ce cas on a une attestation isolée d'emprunt par l'armement sassanide, sur le relief d'investiture d'Ardashir à Naqsh-i Rostam¹⁰.

Les sculpteurs se sont attardés sur plusieurs ornements du costume royal. A la selle pend une chaîne attachant un chapeau indenté, qui normalement devrait se prolonger en un pompon : curieusement ce détail typiquement sassanide manque ; sans doute était-il complété au plâtre. La sangle au cou du cheval porte un masque de lion. La ceinture du roi comportait deux boucles dont l'une conserve son motif : un lion ailé levant la patte droite et dont le corps se termine en une queue de poisson entortillée (fig. 11). Des lions ailés, parfois dotés d'une queue, figurent dans le répertoire des sculptures de Mathurā, mais ils sont d'un type assez différent¹¹. Le seul parallèle exact est la représentation du Sēnmurw, protecteur fantastique du héros Rostam, sur des peintures de Pendjikent datant des années 740 mais dont on a pu

8. G. Herrmann (éd.), *The Sasanian rock reliefs at Naqsh-i Rostam : Naqsh-i Rostam 6*. *Iranische Denkmäler, Lieferung 13, Reihe II : Iranische Felsreliefs, I*, Berlin, 1989.

9. L'étude la plus complète est celle de J. Ilyasov, « Covering tails and "flying" tassels », *Iranica Antiqua*, 28 (2003), p. 259-325, en particulier p. 292-300 et pl. VI-VII, x.3-4. Toutefois les doubles carquois de l'époque antérieure sont combinés à un goryte, ce qui n'est pas le cas sur notre relief où le goryte est suspendu de l'autre côté du cheval.

10. *Id.*, p. 269 (les doutes d'Ilyasov sur l'interprétation de la pièce dans ce cas particulier ne sont pas fondés).

11. Voir notamment S. Czuma, *Kushan sculpture : images from early India*, Cleveland Museum of Art, 1985, n° 9.

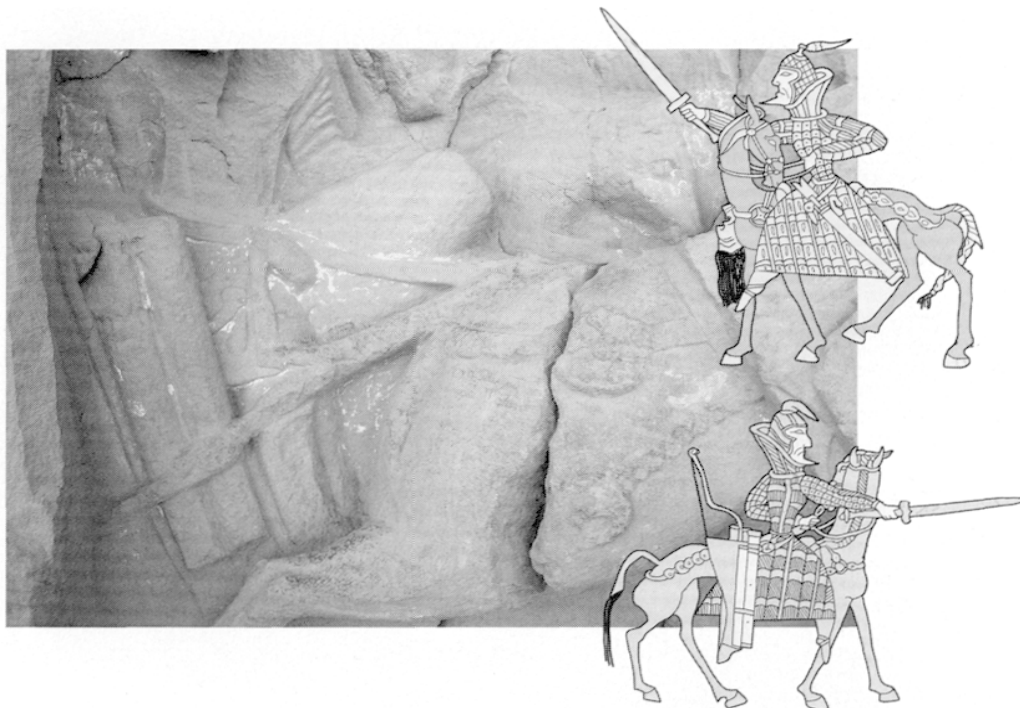


FIG. 10. – L'arrière du cheval royal avec la phalère, la chaîne et le chapeau du pompon (non sculpté) et la protection de queue. Derrière, le second cavalier de sa suite ; en arrière de sa jambe pend le double carquois. A droite : cavaliers sur les plaques en os d'Orlat près de Samarkand, I^{er}-II^e s. de notre ère (dessins Fr. Ory).

démontrer qu'elles remontaient à des modèles hephtalites des v^e-vi^e siècles¹². A l'emplacement où nous l'observons sur notre relief, à savoir sur les boucles à l'avant de la ceinture, le choix d'un motif symbolique ne peut guère avoir été laissé au hasard. Shāpūr aurait-il voulu associer son image à celle de Rostam, prince légendaire des territoires iraniens du Sud-Est, auteur d'expéditions victorieuses en Inde, tueur de démons et de dragons¹³ ?

12. B. Marshak, *Legends, tales, and fables in the art of Sogdiana*, New York, 2002, p. 25-54, en particulier p. 37-38, fig. 22 et pl. 1 et 2.

13. On a longtemps considéré que le cycle des princes du Sistān auxquels appartient Rostam était d'origine saka et n'aurait été incorporé dans le *Livre des Rois* iranien que vers la fin de l'époque sassanide (A. Christensen, *Les Kayanides*, Copenhague, 1932, p. 129-146). Cependant le nom Ροσταμος est attesté déjà sur un document légal des environs de Doura datant d'environ 250 : D. Feissel et J. Gascoü, « Documents d'archives romains inédits du Moyen Euphrate. I : Les pétitions », *Journal des Savants* (1995), p. 65-120, not. 84-94.

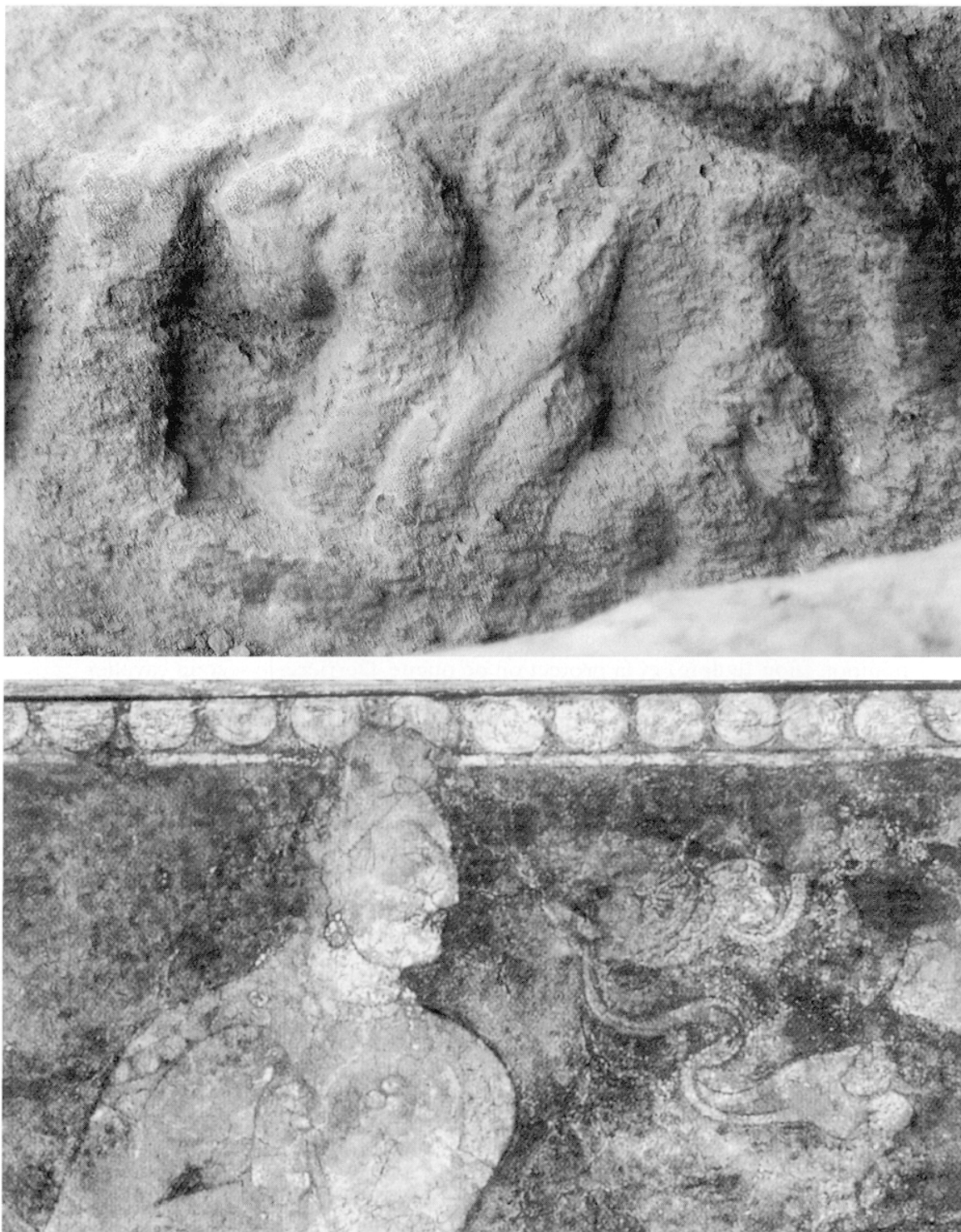


FIG. 11. – En haut : ornement de la boucle gauche à l'avant de la ceinture du roi. En bas : Rostam et le Senmurw volant sur une peinture de Pendjikent (maison du secteur VI, années 740).

L'attribution à Shāpūr I^{er} n'épuise certes pas toutes les questions soulevées par la découverte. Pourquoi ce relief royal à 1600 kilomètres à l'est de tous les reliefs sassanides connus jusqu'à présent, c'est-à-dire dans le Fārs et à Ray de Médie ? Pourquoi cette chasse au rhinocéros dans une région où il n'y en avait pas ? Il apparaît que ce sujet paradoxal visait à afficher une prétention à la domination sur l'Inde. Le Grand Moghol Bābur, qui lui aussi descendit de l'Hindukush à la tête de ses armées, nous informe dans ses *Mémoires* que le premier endroit où il a pu chasser le rhinocéros était la région de la passe du Khaïber, juste avant Peshāwar¹⁴. Or, Shāpūr, dans sa grande inscription trilingue de la « Ka'ba de Zoroastre » à Nasqh-e Rostam, gravée peu après 260, proclame qu'il possède « le pays des Kouchans jusqu'en avant de Peshāwar » (*Kušānšahr tā frāz ō Paškabūr*)¹⁵. On ne peut préciser avec certitude quand cette situation fut acquise : la chronologie des extensions sassanides à l'est fait toujours l'objet de vifs débats¹⁶. Pour ma part, avec d'autres, je pense que la conquête de la Bactriane kouchane eut lieu sous Ardashir I^{er} (224-240) et fut marquée par la création d'une nouvelle ère qui restera en usage dans la région jusqu'au IX^e siècle¹⁷. Une seconde

14. A.S. Beveridge, *Bābūr-nāma (Memoirs of Bābur), translated from the original Turki text*, Londres, 1922, p. 489-490 ; J.-L. Bacqué-Grammont, *Le livre de Babur. Mémoires de Zahiruddin Muhammad Babur de 1494 à 1529*, Paris, Publications Orientalistes de France, 1980, p. 326 : « Au cours de nos marches en Inde, nous abattîmes des rhinocéros dans les jungles de Parchavar [*Peshawar*] et de Hachtnaghar [*les monts Afridi près de la passe du Khaïber*] ». Les chasses au rhinocéros de Bābur sont illustrées dans le manuscrit Or. 3714 du British Museum, f^{os} 305 b, 351 b, 352 a, avec, dans le dernier cas, une similitude étonnante avec notre relief (un rhinocéros en fuite, l'autre mourant langue pendante derrière un rocher) : Kh. Sulejman (éd.), *Bobirnama rasmlari*, Tachkent, « Fan », 1978.

15. Ph. Huyse, *Die dreisprachige Inschrift Šābuhrs I. an der Ka'ba-i Zardušt (ŠKZ)*. *Corpus Inscriptionum Iranicarum III/I/1*, Londres, 1999, vol. 1, p. 23-24 (texte et traduction), vol. 2, p. 36-37 (commentaire).

16. Les meilleures discussions, aboutissant à des chronologies légèrement divergentes, ont été présentées par M. Carter, « A numismatic reconstruction of Kushano-Sasanian history », *American Numismatic Society Monographs and Notes*, 30 (1985), p. 215-281, et J. Cribb, « Numismatic evidence for Kushano-Sasanian chronology », *Studia Iranica*, 19 (1991), p. 151-193, pl. I-VIII. Pour mon propre point de vue on se reportera à l'article à paraître dans les Actes du colloque *After Alexander : Central Asia before Islam, op. cit.* (n. 3).

17. N. Sims-Williams, « From the Kushan-shahs to the Arabs. New Bactrian documents dated in the era of the Tochi inscriptions », dans M. Alram et D. Klimburg-Salter (éd.), *Coins, art and chronology. Essays on the pre-Islamic history of the Indo-Iranian borderlands*, Vienne, 1999, p. 245-258. La date proposée ici pour cette ère est 233, mais François de Blois vient de démontrer qu'il s'agissait en fait de l'ère d'Ardashir (223/224), devenue par la suite l'ère sassanide commune : « Du nouveau sur la chronologie bactrienne post-hellénistique : l'ère de 223/224 ap. J.-C. », *CRAI*, séance du 2 juin 2006 (à paraître). Pour l'analyse des sources arabo-persanes situant la conquête du royaume kouchan dans les premières années

phase d'expansion, impliquant cette fois le franchissement de l'Hindukush, eut sans doute lieu sous Shāpūr, entraînant la prise de Kāpīśī (Begram)¹⁸ et le repli des Kouchans sur le Gandhāra, au-delà de la passe du Khaïber. C'est ce succès personnel que Shāpūr aurait tenu à célébrer, tant dans son inscription gravée au cœur de son domaine que dans le relief sculpté dans ses territoires orientaux. En se montrant à ses sujets bactriens chassant le rhinocéros sous un manguier, il leur indique jusqu'où s'étend désormais son empire. Presque autant que le lion et bien davantage que le tigre, le rhinocéros était en Inde une proie royale, comme en témoignent des monnaies d'or du souverain Kumāragupta I^{er} (413 - c. 450) portant la légende sanscrite *khadgaatrāta*, jeu de mots signifiant à la fois « vainqueur par l'épée » et « vainqueur du rhinocéros »¹⁹. En se faisant représenter en chasseur de rhinocéros, Shāpūr affirme sa capacité à régner en souverain indien sur les territoires arrachés aux derniers Kouchans. L'un de ceux-ci (Kanishka II, Vāsishka ?) est figuré debout devant lui, soumis, mais apparemment pas humilié autant que le sont les empereurs romains sur les proclamations sculptées dans les régions occidentales de l'empire. Ici le geste de domination est réservé à la proie animale : le sabot gauche du cheval royal touche de sa pointe la patte du rhinocéros qui s'enfuit (fig. 8), et pose par-dessus le corps du rhinocéros mourant ; le sabot droit pose sur le rocher qui se dresse devant celui-ci, et qui pourrait bien symboliser le Khaïber (fig. 5 ; cette patte est cassée mais le sabot subsiste).

L'insistance sur la conquête de l'Inde marquait déjà, environ 130 ans plus tôt, l'inscription en langue bactrienne gravée au sanctuaire de Rabatak, situé dans la même région, un peu plus au nord : comme autrefois Darius mettant la première année de son règne sous le signe de ses victoires contre les rébellions dans toutes les régions de l'Iran, Kanishka I^{er} insiste sur les victoires de sa première année, mais celles-ci sont uniquement des prises de

du règne d'Ardashir, voir notamment G. Widengren, « The establishment of the Sasanian dynasty in the light of new evidence », dans *La Persia nel Medioevo*, Accademia Nazionale dei Lincei, quaderno 160, Rome, 1971, p. 711-782.

18. Sur la date de la fin de la ville kouchane dite « Begram II », voir en dernier lieu O. Bopearachchi, « Les données numismatiques et la datation du bazar de Begram », *Topoi* 11 (2001), p. 411-435. Le dernier souverain kouchan représenté dans les monnaies du bazar est soit Kanishka II (attesté épigraphiquement en Inde en 232 et 244) soit Vāsishka (attesté en 249 et 257). L'un ou l'autre pourrait être le Kouchan soumis de notre relief.

19. A.S. Altekar, *The coinage of the Gupta empire*, Varanasi, 1957.

villes dans l'Inde gangétique²⁰. En Bactriane l'on ne peut prétendre être un « Grand Roi » (βασιλεὺς μέγας, *wuzurg Kušānšāh*) que si l'on a étendu son emprise sur une partie de l'Inde : c'est le modèle qu'ont légué successivement les Achéménides, puis Alexandre, puis les rois gréco-bactriens Démétrios I^{er} et Agathocle (l'un ou l'autre ayant fondé en Inde l'« ère des Grecs » de 186/185 av. J.-C., première ère utilisée dans l'empire kouchan²¹), puis Eucratide, enfin Kanishka, fondateur de l'ère kouchane en 127/128 ap. J.-C., l'année même où il commence à soumettre les villes gangétiques. Cette ambition qu'ont eue les Sassanides de marcher dans les traces de leurs prédécesseurs n'a finalement pas été satisfaite dans la durée, même si les successeurs autonomes de Shāpūr qu'on appelle conventionnellement les Kouchano-Sassanides purent momentanément pousser au-delà de Peshāwar²².

A quel usage était destiné le relief ? Il n'est plus accessible que par un sentier très étroit surmontant les éboulis au pied de la falaise, mais les habitants du lieu se rappellent qu'autrefois une petite terrasse en pierres sèches se trouvait devant. Lorsqu'il gardait ses couleurs, il devait être bien visible d'en bas. La grande route actuelle ouverte en 1964 après le percement du tunnel du Salang emprunte la rive droite, de l'autre côté de la rivière.

20. N. Sims-Williams et J. Cribb, « A new Bactrian inscription of Kanishka the Great », *Silk Road Art and Archaeology*, 4 (1995/1996), p. 75-142 ; N. Sims-Williams, « Further notes on the Bactrian inscription of Rabatak, with an Appendix on the names of Kujula Kadphises and Vima Taktu in Chinese », dans N. Sims-Williams (éd.), *Proceedings of the Third European Conference of Iranian Studies, Part 1 : Old and Middle Iranian Studies*, Wiesbaden, 1998, p. 79-92, pl. 9-12 ; G. Fussman, « L'inscription de Rabatak et l'origine de l'ère šaka », *Journal Asiatique* 286 (1998), p. 571-651. Le contrôle effectué depuis par N. Sims-Williams sur la pierre (nouvelle édition à paraître) invalide la plupart des objections et lectures alternatives de G. Fussman.

21. R. Salomon, « The Indo-Greek era of 186/5 b.C. in a Buddhist reliquary inscription », dans O. Boppearachchi et M.-F. Boussac (éd.), *Afghanistan, ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest*, Turnhout, 2005, p. 359-401.

22. Sous leur roi Pērōz I^{er}, qui fit frapper au Gandhāra, sans doute vers 280-290, des monnaies d'or figurant au revers la déesse Ardwakhsh (ARDOXŠO) offrant la tiare kouchane (Carter, art. cité, pl. 48 monnaie 23, commentaire p. 232-234, 272 ; Cribb, « Numismatic evidence... », pl. IV monnaie 30, commentaire p. 188). L'*Histoire de l'Arménie* attribuée à Moïse de Khorène contient peut-être un écho assourdi des exploits de ce souverain, avec l'histoire du noble « Pérozamat » envoyé par Ardashir pour combattre les Kouchans, puis vainqueur du « Vezourk Khak'an » (transposition anachronique du roi kouchan), et finalement régnant sur ces territoires en pleine indépendance (*Histoire de l'Arménie* par Moïse de Khorène, trad. A. et J.-P. Mahé, Paris, 1993, chap. 87, p. 240). Sous le règne de son successeur Hormizd I^{er} les Kouchano-Sassanides semblent avoir perdu le contrôle du Gandhāra et même du Kapisa (les monnaies, de bronze uniquement, restent frappées à leurs types mais avec des noms de gouverneurs locaux). Les monnaies sont ensuite au type du sassanide Shāpūr II (309-379), mais on peut douter qu'il ait exercé là une domination directe, tout au moins de manière durable.

C'était déjà le cas de la route décrite par Alfred Foucher en 1925²³, mais, très accidentée, elle était évitée au profit de deux autres itinéraires déjà préférés au Moyen Âge : l'un, à l'est, partait de Baghlān, passait par Nahrin, et rejoignait la vallée de l'Andarāb d'où par le Panjshir l'on redescendait vers Kabul ; l'autre, à l'ouest, remontait la vallée de la rivière de Tashkurgan, d'où l'on rejoignait le Surkhāb ou bien, par une série de cols encore plus à l'ouest, directement la vallée de Bāmiyān. Par ailleurs aucun site archéologique, mis à part notre relief, n'a été repéré sur le tronçon de vallée qui, sur 45 km, va de Pul-i Khumri à Doshi²⁴. Dans les sources historiques, cette voie n'apparaît qu'une fois, en 710, lors de la campagne du gouverneur arabe Qutayba contre le Nēzak Tarkhān qui contrôlait la vallée du Surkhāb²⁵. Il n'est pas exclu que cette variante des itinéraires entre la Bactriane et le Kapisa ait reçu une importance particulière à certains moments et qu'une route ait été en fonction sur la rive gauche à l'époque de la conquête sassanide. Des prospections futures permettront peut-être d'éclaircir cette question.

Si inattendu que soit ce nouveau relief de Shāpūr, il n'en est pas moins conforme au style assez hyperbolique de sa propagande. C'est ce même Shāpūr qui, à Hājjiābād dans le Fārs, prit la peine de faire graver une inscription commémorant un exploit d'archerie qui l'assimilait implicitement au héros Aresh, lequel d'un coup de flèche avait élargi les frontières de l'Iran²⁶. C'est lui aussi qui, décrivant dans sa grande inscription de la « Ka'ba de Zoroastre » sa frontière au nord-est, la fait aller jusqu'aux pays « de Kashgar (ou de Kesh), de Sogdiane et de Chāch (la région de Tachkent) », ce qu'on serait bien en peine de figurer par une ligne continue sur la carte²⁷.

23. A. Foucher, *La vieille route de l'Inde de Bactres à Taxila*, vol. I, Paris, 1942 (Mémoires de la DAFA, I : I), p. 22.

24. W. Ball, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan*, Paris, 1982, vol. 2, carte fig. 86. Toutefois un fort à occupation islamique est signalé à la sortie sud de Pul-i Khumri (site 494, voir vol. 1), et juste au nord-ouest de cette ville l'éperon qui marque l'entrée de la vallée portait un grand monastère bouddhique d'époque kouchane (site 1232), détruit en 1968 avant d'avoir pu être fouillé, mais dont on sait qu'il comportait une statue équestre.

25. Tabarī, ii.1219-1220 ; A. Maricq, « Inscriptions de Surkh-Kotal (Baghlān) », *Journal Asiatique* 246 (1958), p. 430-431 ; G. Lazard, F. Grenet et Ch. De Lamberterie, « Notes bactriennes », *Studia Iranica* 13 (1984), p. 202.

26. H.S. Nyberg, « Hājdjābād-inskriften », dans *Øst og Vest. Afhandlinger Tilegnede Professor Dr. phil. Arthur Christensen*, Copenhague, 1945, pp. 62-74.

27. Ph. Huyse, *loc. cit.* (n. 15).

Il faudra aussi, à l'avenir, étudier en détails les traits techniques et stylistiques. On peut dès maintenant supposer que l'exécution de cette œuvre a été supervisée par des officiels (ou peut-être des sculpteurs) attentifs à imposer les normes impériales sassanides, mais que l'exécution a été confiée à des sculpteurs locaux rompus à la pratique du décor des stūpas. Leur rôle se marque dans la représentation réaliste du rhinocéros, la profondeur du relief, la virtuosité d'exécution du mouvement tournant (normale chez des artistes habitués à décorer des maçonneries courbes), et aussi la présence au bord supérieur d'une imitation de balustrade en bois, absente des autres reliefs sassanides mais qu'on retrouve à l'identique dans l'art gréco-bouddhique. N'est-on pas en droit, dès lors, de reconsidérer les influences classiques qui caractérisent toute la sculpture royale à l'époque de Shāpūr I^{er} ? Autant qu'à des artistes déportés des provinces romaines conquises, les recherches futures devront peut-être faire une place à des sculpteurs amenés de Bactriane ou du Gandhāra.

*

* *

M. Jean-Pierre MAHÉ présente les observations suivantes :

« Je voudrais, cher collègue, vous exprimer mon plus vif intérêt pour la belle découverte dont vous venez de nous faire part. L'exégèse que vous en proposez me paraît tout à fait convaincante. En effet, Shapur I^{er}, grâce à sa victoire sur le roi kushân Vasudeva et sur ses successeurs – peut-être symbolisés par le personnage de votre bas-relief, qui se tient debout derrière le cavalier – a conquis le Sind avec ses nombreuses cités et le port de Daybul, ainsi que la région côtière de Makrân. D'après l'inscription de Naqsh-i Rostam en 262, non seulement il domine, comme vous le rappelez très justement, le pays des Kushân jusqu'à Peshavar, mais aussi le Makrân, le Turân et l'Hindustân. Il nomme son fils Narseh "roi du Sind, du Sistân et du Turân". Je pense donc que vous avez tout à fait raison de rapporter le bas-relief à cette époque et de supposer que le roi veut faire savoir à ses sujets bactriens que sa domination s'étend jusqu'à l'Inde. On peut se demander pourquoi un monument aussi extraordinaire a été érigé à cet endroit. Bien qu'il soit tentant d'assigner le bas-relief à Shapur I^{er} spécifiquement, on pourrait aussi penser à ses

successeurs immédiats, Hormizd I^{er} ou Bahram I^{er}, qui, d'après les monnaies de Balkh, contrôlaient encore les marches indiennes de l'Empire. Comme vous le soulignez, cela n'a pas duré longtemps, puisque les Sassanides, affaiblis par leurs luttes contre les Huns, durent céder le terrain à l'empire des Guptas, fondé en 320 dans la vallée du Gange, mais considérablement agrandi par Chandra Gupta II (376-425).

Néanmoins, il y a peut-être un fond de vérité dans les voyages en Inde attribués par les auteurs arabes, sans doute d'après le Khwadây-Nâmag, à certains souverains sassanides plus tardifs. Par exemple, selon Al Tabari, Bahrâm V Gor va faire une exploration en Inde, où il combat un éléphant furieux. Selon Al Mas'udi, Khusrau I^{er} Anûshîrvân impose un traité aux rois de l'Inde et du Sind.

Il est intéressant de noter que le chroniqueur géorgien du VIII^e siècle, Ĵuanšer prête au roi Vaxtang Gorgasali, allié des Sassanides dans les années 460, une expédition contre le roi de Sind. Curieusement, Vaxtang affronte son adversaire, non seulement par les armes, mais aussi à coup de fables et d'apologues²⁸. Cette rencontre du roi sassanide avec un rhinocéros sous un manguier a sûrement une valeur symbolique. Elle pourrait aussi rappeler les fables que Borzouyeh, le médecin de Khusrau, avait rapportées des Indes et qui formèrent plus tard le recueil de *Kalila et Dimna*. D'autres fables indiennes du même genre ont été incluses dans la traduction géorgienne de *Iodasap et Bah-lavar*. »

MM. Emmanuel POULLE, Paul BERNARD, Jean-Pierre CALLU, M^{me} Colette CAILLAT, MM. Jean-Pierre BABELON et Jean LECLANT interviennent après cette note d'information.

28. Cet épisode est traduit et commenté par Bernadette Martin-Hisard, « Le monde géorgien médiéval et l'Inde », *Mélanges Gilbert Dagron*, Travaux et Mémoires 14, Paris 2002, p. 457-471.